

Clones, répliquants, chimères, animaux trop humains... Un bien étrange bestiaire peuple, à l'instar de « Dolfi et Marilyn », trois romans de cette rentrée d'hiver. Leurs auteurs n'hésitent pas à s'emparer des codes du fantastique et de la science-fiction pour interroger les frontières de l'humanité

# Tous des monstres !

MACHA SÉRY

Chaque fait divers atroce en administre la preuve. Celui qui a commis cet acte, entend-on, est un monstre, ne peut être qu'un monstre. Pareil terme était employé jadis pour qualifier aussi bien une créature chimérique qu'un individu aux mœurs étranges, un lépreux ou un castrat. Le mot établissait une norme servant à exclure d'une communauté, légitimant une cruauté de part et d'autre. Monstre qui est amputé de raison ou d'émotion, de sexualité ou de dignité. Monstre, l'animal. C'est-à-dire paria, inférieur, pestiféré. Si répugnant ou effrayant soit-il, le monstre a une vertu, rappelée par son étymologie. Le latin « *Monstrum* » dérive de « *monere* », qui signifie « faire penser, attirer l'attention, avertir ». Soit un enjeu programmatique pour la littérature. Par la fable ou la science-fiction, les romanciers n'ont donc eu de cesse de formuler ces questions d'ordre philosophique : L'humain inclut-il l'inhumanité ? Humanité et animalité sont-elles des notions réversibles ? Comme *Dolfi et Marilyn* de François Saintonge (*lire la « une »*), c'est ce à quoi nous invitent à réfléchir trois livres de cette rentrée, en déjouant le sens commun, en décalant le regard, afin que les lecteurs déplacent eux-mêmes ce curseur moral plus que biologique. Déshumaniser quelqu'un revient à le ravalier au rang de bête. Dès qu'il s'agit d'humilier un individu, fusent des qualificatifs tirés du bestiaire : « âne », « chien », « poule mouillée », etc. Les juifs, les Tutsis ? Des « rats », « des cafards », disaient les génocidaires.

Dans son recueil de nouvelles *Cabaret sauvage*, Isabelle Kauffmann a choisi de

jouer, comme Kafka en 1915, avec l'idée de métamorphose, commune aux contes et légendes. Ici un homme-reptile, jamais aimé par sa mère, qui l'a vendu dans sa jeunesse. « *Mais comment ne pas enfanter de serpent lorsqu'on a tant de venin en soi ?* » Là, tendre image d'Epinal, une fillette à nattes blondes se promène avec son panier d'osier. Chez Perrault, une incursion dans la forêt aurait effrayé l'innocente enfant. Celle d'Isabelle Kauffmann dissimule une psychopathe.

Que l'homme soit un loup pour l'homme, un proverbe l'affirme, le Suisse Laurent Schweizer, écrivain de la manipulation scientifique (*Prions*, Seuil, 2004), sexuelle (*Latex*, Seuil, 2008) et aujourd'hui

idéologique, le démontre dans *Solarsystem*, roman où l'apocalypse prend les accents furieux d'une prose syncopée. L'Amérique surarmée n'est plus qu'un monde de pixels et de photons, une société automatisée, où les télévisions diffusent en boucle les nouvelles de tueries de masse perpétrées par des ados. Rompus à simuler la guerre dans les jeux vidéo hyperréalistes, des jeunes sont entraînés à tuer. « *Avec ses programmes informatiques, il crée des moyens destinés à transformer des anges en bêtes de combat. Des anges qui ont assez souffert pour ne plus se fixer de limites dans leur existence.* » A se dissoudre dans les mirages d'une industrie du divertissement, les jeunes perdent

attaches et filiation, ne gardant que des réflexes de survie où le sentiment n'a plus sa place.

Le virtuel impacte autrement le réel dans *Des larmes sous la pluie*, thriller futuriste de l'Espagnole Rosa Montero. Autres mœurs, autres meurtres. Bruna est chargée d'enquêter sur les accès de folie de techno-humains comme elle, qui tuent puis se suicident. *Des larmes sous la pluie* prolonge *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* écrit par Philip K. Dick en 1966 et adapté en 1982 par Ridley Scott sous le titre *Blade Runner*. Contrairement aux robots, les « répliquants » possèdent des fonctions biologiques identiques aux hommes

## Romans hybrides

Les romanciers ont parfois enfanté des monstres, devenus des classiques. Petite bibliographie sélective.

*L'Eve future*, de Villiers de l'Isle-Adam, GF.

*L'Île du docteur Moreau*, de H. G. Wells, Folio.

*Frankenstein*, de Mary Shelley, Folio, Livre de poche.

*Dans le torrent des siècles*, de Clifford D. Simak, J'ai Lu.

*La Planète des singes*, de Pierre Boulle, Pocket.

*Truismes*, de Marie Darrieussecq, Folio.

*La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq, Livre de poche.



## Cabaret sauvage

**d'Isabelle Kauffmann,**  
Passage, 128 p., 14 €. Pour son troisième livre, l'auteur a composé un recueil de neuf nouvelles où l'on croise une femme-oiseau, un nain dans un déguisement d'ours, un homme-reptile, trois lapins obésissant à une petite fille, un employé amoureux d'un lion. Fantasmée ou réelle, insolite ou donnée pour normale, chacune de ces rencontres entre humains et animaux débouche sur une relation d'affection ou de répulsion.

## Solarsystem

**de Laurent Schweizer,**  
Seuil, 192 p., 18 €. Fonctionnaire de la CIA, le héros de ce roman crée des modélisations graphiques incorporant des vidéos de combat réel dans des simulations de vol et d'engagement afin d'améliorer l'efficacité d'opérateurs de drones. Jusqu'au jour où il est recruté pour percer les arcanes d'un jeu immersif, FinalWar, qui conditionne des joueurs pour les transformer en tueurs à sang-froid. Un roman glaçant qui efface la frontière entre réel et virtuel.



## Des larmes sous la pluie

(Lágrimas en la lluvia),  
**de Rosa Montero,**  
traduit de l'espagnol par Myriam Chirousse, Métailié, 416 p., 21 €. Madrid, Etats-Unis de la Terre, 2109. La techno-humaine Bruna Husky enquête en qualité de détective sur une série de meurtres perpétrés par des répllicants comme elle, qui semblent devenus fous. Vengeance, conspiration politique ? Roman de la survie, ce thriller futuriste déploie les thèmes croisés de la cohabitation et de la ségrégation entre espèces.

qui les ont créés. A cela près qu'ils sont stériles et jouissent d'une durée de vie limitée. Dans *Blade Runner*, les répllicants se différenciaient également des humains par leur absence de sensibilité aux animaux et leur manque d'empathie. Rosa Montero abolit cette distinction. Ses androïdes cohabitant avec les hommes, en 2109, tien-

### L'identification aux autres démolit des frontières. Dès qu'elle fait défaut, se dressent les murs de l'incompréhension

nent leur humanité des cinq cents souvenirs artificiels gravés dans leur cerveau. Fiction dont ils sont conscients sans pouvoir s'extraire des émotions afférentes. Celles-ci les rendent capables d'aimer et de souffrir. Parce que sa mémoire est riche de milliers de scènes données lors de sa fabrication par son « *mémoriste* », Bruna, l'héroïne, est plus complexe encore, en proie à une mélancolie qu'elle noie dans l'alcool, sujette à des accès de révolte ou de désirs fiévreux. Elle tient quotidiennement, et de façon obsédante, le compte à rebours du temps qui lui reste à vivre, échéance programmée qui fait de l'existence, d'ailleurs, tragique mais exaltant. « *Déjà deux ans depuis la mort de Merlin. Entre ces deux axes, la somme ascendante de la mémoire et celle descendante de la vie, s'ouvrait le grand gouffre de la terreur, l'insupportable non-sens.* »

Chez Isabelle Kauffmann, la voisine d'Aldo préfère oublier qu'il est un nain. Elle ne tolère et n'apprécie sa compagnie que lorsqu'il revêt un déguisement d'ourson (« *Il est si mignon !* »). Rendu à son apparence humaine, il est rejeté. L'animal est

ici préféré à l'homme, la fiction au réel. Même processus pour les « *warriors* » de Laurent Schweizer, dont les souvenirs s'effacent au bénéfice d'un présent virtuel, hypnotique, un excès d'excitation causé par des stimuli.

Parce qu'elle est ce qui permet aux hommes de se projeter dans d'autres êtres, l'empathie est essentielle (*lire ci-dessous l'entretien avec Tristan Garcia*). L'identification aux autres démolit des frontières. Dès qu'elle fait défaut, se dressent les murs de la haine et de l'incompréhension. Dans le roman de Rosa Montero, où des politiques suprématistes attisent le racisme contre les répllicants qui représentent 15 % de la population des Etats-Unis de la Terre, figure une scène émouvante. Un jeune policier armé, enrôlé dans un service merce-

naire payé par le gouvernement général, tente d'arrêter Bruna. Plus rapide et plus habile que le novice, elle riposte puis, touchée par sa terreur d'enfant, lui présente ses excuses. « *J'ai les nerfs à fleur de peau, tu peux le comprendre. Vous nous persécutez, vous nous marginalisez, vous nous haïssez. Vous nous tuez. Mais c'est vous qui nous avez construits.* » Et les deux, elle debout, lui assis, de se mettre à pleurer sur un trottoir. « *Si différents tous les deux, et soudain unis par les larmes en cette nuit obscure et solitaire. Ce fut un instant très étrange. Le moment le plus bizarre de la vie de Bruna.* » Ce passage rappelle Dans le torrent des siècles, de l'Américain Clifford D. Simak, paru en 1950, l'un des premiers romans de science-fiction où le héros militait pour la reconnaissance de l'humanité de l'androïde (« *une femme, une androïde, qui sanglotait, le cœur brisé* ») et où l'auteur dénonçait la violence et l'arrogance des hommes suicidant leur civilisation.

Quoique peuplé d'androïdes, de robots, d'extraterrestres et de mutants, *Des larmes sous la pluie* est un grand livre d'amour, de même que *Cabaret sauvage*. Pour des solitaires, l'animal est l'unique source d'affection, mieux, une raison de vivre. Tel ce rat qu'un détenu au mitard adopte et choie comme un fils (« *Il est là, près de moi, attentif et fidèle. Ma vie ne se réduira pas au gouffre qu'ils ont creusé pour moi* »); ou ce lion échappé d'un zoo qu'un employé de bureau recueille dans son pavillon. « *Nous avons vécu ensemble, chacun le meilleur de notre vie. Dix-sept années de bonheur, d'entente parfaite et de complicité.* »

Outre l'abolition des frontières entre vie et mort, passé et avenir, la littérature fantastique vise à dissiper ce qui sépare l'homme de l'animal ou de la machine. A quelles fins ? Provoquer l'effroi ou l'émoi (*La Belle et la Bête*, de Cocteau), et toujours dévoiler le refoulé. ■

# Tristan Garcia : « Pour le postmoderne, l'humanité est une intensité variable »

L'auteur de « Mémoires de la jungle », dont le narrateur est un singe, explique pourquoi la littérature s'essaie, avec de moins en moins de complexes, à hybrider humains, machines et animaux

### ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR  
**FLORENT GEORGESCO**

Tristan Garcia, écrivain et philosophe né en 1981, est notamment l'auteur de *La Meilleure Part des hommes* (Gallimard, 2008) et de *Forme et objet. Un traité des choses* (PUF, 2011). La question de l'effacement des frontières entre humain et non-humain est au cœur de son roman *Mémoires de la jungle* (Gallimard, 2010) et de son essai *Nous, animaux et humains* (François Bourin, 2011).

**Les romans mettant en scène des clones, des animaux, des robots, des zombies... se multiplient. Comment interprétez-vous cette obsession de la fiction contemporaine pour toutes les formes de dépassement des limites de l'humain ?**

J'y vois deux raisons au moins. Du côté des machines, l'assimilation dans la littérature générale de thèmes venus de la science-fiction. Concernant les animaux, le déplacement dans la fiction contemporaine de ce qui ressortissait plus à la fable, au conte, au mythe. On n'accédait alors à l'animal que de l'extérieur, comme à une figure symbolique qui représentait une part mystérieuse de l'humain ou, si l'on pense aux fables, comme support d'une allégorie. Dans l'héritage du romantisme, l'animal était même devenu opaque : les chats de Baudelaire, le tigre de Blake, la panthère de Rilke... En eux miroitait quelque chose d'inaccessible. L'animal qu'incorpore la fiction contemporaine est au contraire un animal qu'on va essayer de faire vivre du dedans. L'empathie change tout. On souffre avec lui. Il devient un individu. Cette figure-là est très récente. Il y a désormais une possibilité de projection dans l'animal.

**Quelles mutations ce double mouvement révèle-t-il ?**  
Ce sont des mouvements symétriques. Les thèmes de la science-fiction sont, à

l'évidence, réactivés par notre fréquentation des machines. Un genre comme le cyberpunk, qui nous paraissait très exotique, ressemble presque à notre quotidien. Pour les animaux, au contraire, ce phénomène vient de leur non-fréquentation, de l'éloignement entre eux et nous. On vit bien sûr avec des animaux de compagnie, mais les animaux dont on utilise la force de travail, et a fortiori ceux qu'on mange, on ne veut pas les voir. Notre sensibilité s'est, à cet égard, profondément modifiée. En dehors des raisons matérielles (exode rural, urbanisation...), cela me paraît s'expliquer par un développement de l'empathie dans le sens d'une construction en miroir, qui nous fait projeter sur les animaux nos diverses culpabilités collectives. Les premières comparaisons entre la souffrance animale et la souffrance humaine, qui commencent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, touchent à la question de l'esclavage, vu comme une réduction à l'état d'animal. Deux autres s'ajouteront au XX<sup>e</sup> : l'une chez certaines féministes, qui font de l'animal une sorte de frère lointain de la femme opprimée, comme elle privé de droits, proche de la nature et donc considéré comme inférieur ; l'autre, la plus fondamentale, concerne la Shoah : Auschwitz comme figure de l'abattage industriel appliqué aux humains. Or, ces comparaisons sont systématiquement retournées : par exemple, ce qu'on fait aux animaux serait comparable à ce qu'on a fait aux juifs (« *pour les animaux, c'est un éternel Treblinka* », écrivait Isaac Bashevis Singer). Elles sont dès lors très difficiles à analyser logiquement, parce qu'elles reposent sur de fausses analogies. La réalité, c'est qu'en animalisant certains hommes, on se sent en quelque sorte obligé de projeter un peu de notre humanité sur les animaux, comme par compensation. Cela n'a rien de rationnel : c'est une logique de la sensibilité. Ce n'est pas pour autant une réaction qu'il faut éconduire. L'état présent de notre sensibilité est un fait dont il serait absurde de ne pas tenir compte.

**Vous en distinguez les prémices dans l'apparition conjointe, au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'évolutionnisme et de l'éthologie, l'étude du comportement animal.**

La victoire d'un certain naturalisme dans les sciences a marqué l'effondrement de beaucoup de propres de l'homme, comme le rire, l'outillage, pour une part le langage, etc., qu'on découvre partagés par certains animaux. Et l'évolutionnisme établit la profondeur de notre cousinage avec les autres espèces. Un siècle et demi après, chacun a incorporé l'idée qu'il est un animal, même s'il se sépare des autres espèces. Cela dit, ces questions sont toujours débattues. Je distinguerais trois types de position. Le classique défend la différence entre les animaux et nous comme relevant d'une essence. Le moderne présuppose toujours qu'il y a de la différence, mais il travaille contre, essaye de la critiquer et de ne plus la considérer comme essentielle. Et le postmoderne considère qu'il est évident qu'il n'y a pas de différence. Pour lui, l'humanité n'est pas une catégorie, mais une intensité variable, qui peut se rétracter, se diffuser, être au-delà ou en deçà d'elle-même.

**Dans laquelle de ces tendances vous situez-vous ?**

Je crois profondément qu'il est impossible de penser, en tout cas sans boiter, si on ne pense pas à la fois la différence et la variation d'intensité. On ne peut pas se passer de l'humanité comme catégorie classificatoire. Ni renoncer à l'idée qu'on peut être plus ou moins humain. Sans cela, comment comprendre la barbarie ? Et inversement comment justifier ma capacité à déborder mon espèce, à trouver de l'humanité chez un grand singe ou à me projeter dans des formes d'intelligence artificielle ? Mais accepter d'être plus ou moins humain, c'est encore accepter d'être humain. Si cette catégorie est dissoute, être plus ou moins humain est une idée qui n'a pas de sens. La fiction serait d'ailleurs une manière de ne sacrifier ni la différence ni l'intensité, de marcher sur les deux pieds. Quand j'écris, même en faisant parler un singe, je me différencie du singe.

**Vous pouvez, avec « Mémoires de la jungle », écrire le roman de Doogie le singe. Doogie n'écrit jamais le roman de Tristan Garcia.**

Non. Et je suis obligé de faire semblant d'être un singe en passant par mon humanité. Le fait d'écrire préserve donc la différence, mais en même temps je peux utiliser cette fiction pour atteindre à ce qu'il y a de commun entre le singe et moi, pour me glisser dans sa peau. Je ne peux même, pour cela, n'utiliser que la fiction, puisque, même s'il n'est plus possible de négliger la sensibilité des animaux, aucun n'a jamais pu nous dire ce qu'il ressentait vraiment – sauf grâce à un porte-parole humain. ■

## Extraits

« Puis elle montait tout en haut d'un grand building qui dominait la ville, et haletante, ouvrait la porte de la cage, scrutant longtemps, dans le ciel strié des lueurs du soleil couchant, le dernier sillage des amis qu'elle venait de libérer. Combien de fois s'était-elle penchée du haut de ses terrasses, à la limite de l'équilibre, enivré par le vent qui l'appelait, par ce vertige délicieux qui l'envahissait lorsqu'elle se savait plus près des nuages, des autres étoiles ! Ses petites ailes frémissaient, lui tiraient le dos frénétiquement, et elle regardait de son œil noir les voitures minuscules et dérisoires se succéder dans les rues, cent cinquante mètres plus bas. Mais il fallait se préparer pour la représentation du soir, et le moment n'était pas encore venu. »

CABARET SAUVAGE, PAGE 43

« Le panoramique d'un champ de bataille se poursuit en plongée, montre des WARRIORS exténués, prostrés, ayant perdu leurs armes ou ne pouvant plus les utiliser. Yeux cernés, bouches détruites, regard inexistant. Abandon hypnotique à l'autorité. Manifestation d'émotions. Sentiment du devoir accompli, influence du spectacle. Transgression.

Tous les procédés numériques de FINALWAR sont utilisés dans les campagnes de recrutement militaire. Americasarmy.com, Airforce.com, Marines.mil, et les sites équivalents. Ils ressemblent aux modèles d'endoctrinement et de monitoring développés par la CIA.

J'avance dans la nuit rouge sang. En WARRIOR. Je porte un pull et un pantalon militaires noirs. Citoyen américain, je fais partie d'un groupe de dissidents ayant rejoint l'armée d'un seigneur de la guerre afghan. »

SOLARSYSTEM, PAGE 58

« Un jour, Yiannis avait fait voir à Bruna ce vieux film culte du XX<sup>e</sup> siècle où l'on parlait pour la première fois des répllicants. Il s'intitulait Blade Runner. C'était une œuvre étrange et pleine de bonnes intentions envers les reps, mais qui l'avait vaguement irritée : les androïdes n'avaient pas grand-chose à voir avec la réalité et, en général, ils étaient plutôt stupides, schématisques, enfantins et violents. Sans parler de cette techno blonde qui exécutait des pirouettes comme une poupée articulée. Mais ce film avait quelque chose de profondément émouvant. Bruna avait appris par cœur la tirade que le héros rep disait avant de mourir, sur le toit pluvieux d'un immeuble : "J'ai vu tant de choses que vous, humains, ne pourriez pas croire. De grands navires en feu surgissant de l'épaule d'Orion (...)" »

DES LARMES SOUS LA PLUIE, PAGE 202

## Essais empathiques

Depuis les années 1970-1980, la question de la proximité de l'homme et de l'animal a donné lieu à une abondante littérature. Bibliographie sélective parmi les parutions récentes.

*L'Animal que je ne suis plus*, d'Etienne Bimbenet, Folio essais, 2011.

*Petite histoire des grands singes*, de Chris Herzfeld, Seuil, 2012.

*Que diraient les animaux si... on leur posait les bonnes questions ?*, de Vinciane Despret, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 2012.

*Qui sont les animaux ?*, sous la direction de Jean Birnbaum, Folio essais/Forum philo « Le Monde » Le Mans, 2010.

*L'Age de l'empathie*, de Frans de Waal, Les Liens qui libèrent, 2010.

*Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*, de Francis Wolff, Fayard, 2010.